

Partie VII

L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE 2

CONVERSATION DANS LA VILLE DE QUÉBEC (QUÉBEC, CANADA) : LA RELIGION POUR UN JEUNE QUÉBÉCOIS¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : La ville de Québec est la capitale de la province de Québec. C'est l'une des plus vieilles villes d'Amérique du Nord, établie le 3 juillet 1608 par Samuel de Champlain. La ville se situe au sud-est du Québec, au bord du fleuve Saint-Laurent et compte 491 142 habitants selon le recensement de 2006.

Locuteur interviewé : Au moment de l'entretien, le témoin GS a 20 ans ; il est étudiant en 2^e année du premier cycle en histoire de l'art à l'Université Laval. GS est né et a toujours demeuré à Sainte-Foy, ancienne ville indépendante qui est intégrée dans la ville de Québec depuis janvier 2002. Code PFC : qu1gs1.

Relations entre les locuteurs : L'enquêteur est un professeur français qui a rencontré le locuteur pour la première fois au moment de l'enquête. Il s'agit d'un extrait de la conversation guidée du protocole PFC.

Lieu et année de l'enregistrement : En 2000, dans un bureau de l'Université Laval.

1. Ce chapitre a été rédigé par Stéphanie Kelly.

2. Aspects culturels et lexicaux

Cet extrait de conversation est axé sur les thèmes de l'éducation et de la religion. Il commence par le parcours scolaire du locuteur et la thématique de l'école, puisque GS y parle de l'école secondaire, l'équivalent des collèges et lycées en France : [...] *une fois rendu en **secondaire quatre et cinq** peut-être que ça devient plus compliqué* (l. 2-3). Au Québec les quatrième et cinquième années sont à la fin de l'école secondaire. Le système scolaire au Québec s'organise comme suit : six années d'école primaire (1^{re} à 6^e) ; cinq ans de secondaire (1^{re} à 5^e) ; deux ans du niveau collégial – *Collège d'enseignement général et professionnel* ou « Cégep » (1^{re} et 2^e), [...] *une fois qu'on est au **cégep** on a plus de libertés* (l. 7) et [...] *au **cégep** elle a étudié tout simplement sciences pures* (l. 74), suivi par les quatre ans d'études universitaires pour ceux qui désirent obtenir un « Bac » (diplôme du premier cycle – le Baccalauréat ou Bac en français canadien).

Au Québec comme ailleurs, il existe des écoles catholiques, mais la forte influence qu'avait l'église catholique dans tous les aspects de l'éducation ainsi que dans d'autres institutions du gouvernement du Québec jusqu'à récemment, est grandement atténuée aujourd'hui. GS a fréquenté une école religieuse (catholique) d'où la question : « Est-ce que tu as aimé ? », à laquelle il répond : *J'ai bien aimé* (l. 1) au début de l'extrait. La religion est largement présente dans tout l'extrait : *chers frères et pères* (l. 8-9), qui désignent les prêtres et religieux responsables de la direction et de l'enseignement dans les écoles et à l'église, *la Bible* (l. 54 et 71-72), *l'église* (l. 18 et 21), *Franciscains* (l. 28, 30, 34 et 35), *Dominicains* (l. 29, 31), *Jésuites* (l. 44), *la morale* (l. 56), *Ancien Testament* (l. 61).

Pour mieux contextualiser l'importance historique de la religion au Québec, rappelons les conséquences de la conquête britannique en 1759. Lorsque les administrateurs français sont partis, les francophones, agriculteurs et artisans principalement, sont restés très isolés avec comme seule élite, le clergé et les communautés religieuses. Ces communautés catholiques ont mis en place et géré des institutions « à caractère social », comme le système éducatif, pendant 200 ans jusqu'aux années 1960, époque de la « Révolution Tranquille » (cf. VII.1.). La culture et la société québécoises ont ainsi connu une forte influence de l'église catholique, et se sont libérées de ces liens rapidement et très abruptement à partir du dernier tiers du XX^e siècle. Pendant cette courte période de la Révolution tranquille, de 1960 à 1966, on assiste ainsi à une réduction considérable de l'influence de l'église, parmi d'autres

changements importants. Autrefois chargée de l'administration du système éducatif, l'église n'a plus de position d'influence dans l'administration et la culture québécoises. Le rôle de l'Église catholique dans l'éducation est mis en question par le rapport Parent (« rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec » présidée par Mgr Alphonse-Marie Parent) a recommandé la création d'un nouveau système scolaire sous le gouvernement du premier ministre Jean Lesage (1960-1966).

Depuis les années soixante, l'influence de l'Église catholique diminue donc de plus en plus, à l'exception des petites communautés rurales et traditionnelles où la vie continue de se centrer sur l'Église. Dans les grandes villes comme Montréal et Québec, par contre, il est assez rare que l'Église occupe une place importante dans la vie quotidienne. Bien que l'on observe souvent les vestiges de cette influence dans l'architecture, on ne la remarque pas dans la population en général, et encore moins chez les jeunes. Néanmoins, chez notre locuteur, la culture de l'Église est bien évidente. Il parle d'une *foi aveugle* (l. 22), des *valeurs catholiques* (l. 23), du *pratiquant* (l. 25), du *croyant* (l. 26), de l'*athée* (l. 27). De façon intéressante, GS répond à la question *tu es catholique pratiquant ou ?* (l. 16) au milieu de l'extrait, et par sa réponse très indécise (marquée par une intonation montante qui indique une auto-interrogation) : *pratiquant ?* (l. 18), on témoigne la tension qui caractérise les attitudes envers la religion dans la culture québécoise d'aujourd'hui : depuis très peu de temps, l'influence de l'Église n'existe presque plus, mais sa présence est toujours évidente.

Pour mieux comprendre l'attitude de notre locuteur, il faut savoir qu'au secondaire GS a fréquenté une école privée catholique, le séminaire Saint-François où il suivait des cours de formation classique : le grec et le latin. Cette formation classique éclaire ses observations sur les différents ordres religieux (l. 28-35) et explique ses connaissances précises qui ne sont pas la norme pour un jeune Québécois de 20 ans. Il exprime des idées très fixes sur les Dominicains, qui sont *de l'extrême-droite* (l. 29), *beaucoup plus sévère[s]* (l. 32), et sur les Franciscains, qui sont *plus appliqués à la vie, [...] quasi humanistes [...]* (l. 34-35). Sa formation classique explique également cette étymologie populaire pour le nom des Dominicains : *ça vient de domini cane, le latin, euh les chiens de Dieu* (l. 31-32). En ce qui concerne les Jésuites au Québec, GS est surtout informé par ses études en histoire de l'Art colonial : *c'est grâce aux Jésuites qu'on doit nos premiers dessins, nos premières œuvres euh, bon, tous nos bâtiments architecturaux presque on les doit à des Jésuites* (l. 42-44).

En matière de lexique, quelques québécismes sont notables dans l'extrait. L'emploi du terme *gilet* (l. 11) au sens générique de « chandail » ou encore de « t-shirt » est habituel au Québec ; le sens moins fréquent de « vêtement court, sans manches, boutonné devant et ne couvrant que le torse, porté sur la chemise et sous la veste » est exclu ici par le contexte. Le terme *espadrilles* (l. 12) est un québécisme au sens générique de « tennis » ou de « baskets » et l'acception « chaussure légère de toile, à semelle de corde tressée » n'est pas courante. On note l'emploi de « puis » comme conjonction équivalente de « et » comme dans *Oui, la, la grande différence entre, les Franciscains puis la droite, [...]* (l. 30-31), un usage particulier qui existe dans le lexique québécois : la conjonction « puis » est toujours prononcée [pi] tandis que le marqueur temporel « puis » varie entre [pi] et [pɥi].

Finalement, GS parle du rôle que joue la religion dans ses rapports avec sa copine (sa petite amie) : *nos visions sont opposées* (l. 70 comprendre « visions de la religion »). Son amie est *scientifique* (l.62 et 64), ayant de *l'extrême rationalité* (l.64), *quelqu'un de très rationnel* (l. 65), *matérialiste* (l.66), tandis qu'il se décrit comme : *moi qui est en histoire de l'art* (l. 66), *je joue beaucoup de piano, donc je m'intéresse aux arts* (l. 67), *je lis beaucoup sur la théologie la philosophie* (l. 67-68), *bon je reconnais[...] le côté abstrait de l'être humain, plus qu'elle* (l. 69-70). Ainsi pour GS les arts et les sciences sont deux « visions opposées », et c'est le point de vue de sa petite amie qui serait plus représentatif des jeunes Québécois d'aujourd'hui. Pour beaucoup, cette influence de l'église catholique n'existe plus dans la vie quotidienne que comme vestige de la vie de jadis : dans les souvenirs de leurs grands-parents, les institutions et les traditions, ou bien dans les jurons (appelés « sacres ») typiquement basés sur le vocabulaire de la messe dont calice > câlisse, calvaire, christe > crisse, maudit, tabernacle > tabernak, hostie > ostie, stie, par exemple.

3. Aspects syntaxiques et discursifs

Cet extrait, une entrevue entre un étudiant et un professeur étranger, est conforme au style d'une conversation informelle entre inconnus, avec néanmoins sporadiquement des indices d'un registre plus formel. On observe des marqueurs discursifs caractéristiques de la langue orale comme « bon » (13 occ.), « ben » (4 occ.), la combinaison « bon ben » (1 occ.) (l. 71) et le marqueur discursif de reformulation ou de précision « je veux dire » (8 occ.). Un aspect très représentatif de la langue orale se retrouve dans les nombreuses amorces dans l'extrait qui marquent aussi les hésitations propres à des sujets

potentiellement délicats (la religion, les relations avec sa petite amie) comme dans *bon par exemple si on... on parle du, l'aspect sexuel par exemple* (l. 50-51) où on remarque la réparation et une hésitation entre *du* et *l'aspect sexuel*. On observe 17 amorces comme *en reglen règle générale* (l. 4), et *C'est beaucoup/ beaucoup plus sévère*, (l. 31). Notons les hésitations en « euh » (62 occ.) comme *J'ai bien aimé euh* (l. 1), *côté enseignement et euh culture* (l. 5), et en « pff » (7 occ.) comme *bon pff, c'était pff comme une stricte observation de la loi* (l. 9-10) et *c'est difficile aujourd'hui pff d'avoir une foi aveugle* (l. 22). On observe bien toutes ces stratégies employées aux lignes 50-51 « *Euh, pff, n/non je dirais, en fait, c'est pas la, cl-c'est pas, à la religion, euh, bon par exemple si on, on parle du, l'aspect sexuel par exemple, bon euh [...]* ». Un marqueur discursif familier du québécois est le « là » dépourvu de valeur déictique et qui est typiquement prononcé avec la voyelle postérieure [la]. On entend ce « là » à plusieurs reprises : *d'avoir une foi aveugle là* (l. 22) et *ils sont plus euh... de l'extrême droite là* (l. 29-30).

La syntaxe est également représentative du français oral. Les sujets nominaux sont très peu nombreux. On en compte seulement deux : *La chemise devait être absolument boutonnée*. (l. 11) et *nos visions sont opposées euh* (l. 70). Le pronom sujet « je » prédomine au début de l'extrait, puisque GS parle de lui-même ; autrement le pronom démonstratif « ça », ou « c' » est employé autant que « je ». Vers la fin de l'extrait lorsque GS parle de sa petite amie on observe une prépondérance du pronom sujet « elle » et plusieurs « on », parfois au sens de « nous » (*Oui on en parle* l. 57). GS utilise exclusivement l'accord au singulier avec le pronom démonstratif, même pour faire référence à un antécédent pluriel comme à la ligne 24 : *je crois à certaines de ces valeurs-là, je trouve que c'est une belle leçon de vie* (l. 24-25) plutôt que « ce sont ». On trouve deux occurrences de redoublement : une dislocation d'objet direct qui est repris par le clitique « les » aux lignes 23-24, *les valeurs catholiques j'essaie de les appliquer le plus possible*, et un renforcement par le pronom « moi » dans *Euh, c'est plus du côté de la morale moi que ça m'intéresse* (l. 55-56).

On note l'usage catégorique de la négation sans la particule « ne » comme à la ligne 25 *De là à dire pratiquant, euh, je sais pas*, ou à la ligne 27, *...je suis pas non plus un athée là*. Toujours conforme aux usages typiques de l'oral, la seule occurrence de la particule « ne » dans l'extrait se trouve dans une expression restrictive avec « que » à la ligne 46, *je n'ai vu que*, plutôt que dans une négation. Il y a deux propositions sans verbes aux lignes 12-13 : *Pas le droit aux espadrilles euh... pas le droit aux jeans. Donc euh... pff, tenue de euh...*

tenue de gala presque, tout le temps. Il s'agit d'une liste qui commence plus haut (l. 10) et qui reprend « une stricte observation de la loi ». Les infinitifs ne sont pas nombreux, on en trouve neuf dont huit infinitifs compléments de verbes et de noms, et un infinitif passé (*d'avoir été* l. 6). On trouve un bon nombre de phrases subordonnées (25 cas) surtout avec *que* (14 occ.) : *peut-être que ça devient plus compliqué* (l. 2-3) et *je crois que les, les valeurs, catholiques*, (l. 23), par exemple. Les tournures présentatives avec « c'est que » sont bien représentées : *c'est que dans l'histoire de l'art je veux dire euh* (l. 41-42) et *c'est pas quelque chose que je critiquerai* (l. 55). Parmi les relatives, celles avec « qui » prédominent (7 occ.), et sont souvent présentatives comme dans *Bon, c'est quand même quelque chose qui peut rentrer en ligne de compte* (l. 51-52) *elle qui est une scientifique, euh* (l. 64). Finalement, il y a une relative avec « où » : *l'école où j'allais, c'était des Franciscains* (l. 35).

En sociolinguistique, on observe que le mode de l'entrevue a tendance à susciter un registre plutôt formel. Cette entrevue entre professeur et étudiant, à l'université même, aurait pu être très formelle, mais notre locuteur semble à l'aise dans la conversation. En fait, au Québec, les conventions de politesse qui indiqueraient le niveau de formalité d'un registre (surtout pour ce qui est de l'usage des pronoms « tu » et « vous ») et de formalité entre professeur et étudiant ne sont pas observées de la même façon qu'en FR. Cela se voit très bien dans l'extrait : même si GS contrôle son parler consciemment (pour respecter les conventions d'une discussion formelle), il ne réussit pas à éviter complètement le parler familier. Le fait que GS utilise le pronom personnel « vous » dans *est-ce que vous savez ?* à la ligne 39 pour s'adresser à l'enquêteur (qui pourtant le tutoie dans ses questions l. 15-16), nous montre qu'il est conscient de la formalité de l'occasion. Néanmoins, comme c'est souvent le cas avec les marqueurs discursifs en français québécois, on bascule entre le pronom « vous » et le pronom « tu ». GS utilise le marqueur discursif « tu sais », prononcé [tse] à la ligne 56 *comme elle, tu sais, je veux dire*. En fait, c'est un peu surprenant que cela n'arrive qu'une seule fois dans l'extrait étant donné que ce marqueur « tsé » est très répandu dans le parler familier au Québec. Il semble que GS exerce toujours « un bon contrôle » de lui-même !

4. Aspects phonétiques et phonologiques

Le parler du locuteur GS, typique de la région de Québec, présente plusieurs caractéristiques classiques du parler canadien de la Vallée du Saint-Laurent (le « français laurentien »). Si on peut parler d'un français canadien (FC)

« typique » il nous incombe de parler de l'aspect conservateur de cette variété de français (cf. VII.1. : 2.1.). Normalement, quand on évoque la nature conservatrice du français canadien, on parle surtout de l'inventaire vocalique ou des phénomènes vocaliques. Pour ce qui est l'inventaire consonantique c'est le /R/ antérieur qui est le plus souvent noté.

Sur le plan consonantique GS a un inventaire assez semblable aux autres variétés laurentiennes dont le français de Windsor (cf. VII.3.) et de l'Alberta (cf. VII.4.). Typique de jeunes Québécois, GS a le /R/ postérieur tandis que les générations plus vieilles gardent le /R/ antérieur [r], ce qui reflète la tendance conservatrice mentionnée pour les parlers nord-américains (cf. VII.1. : 2.1.). Le remplacement de [r] par [ʁ], est un changement récent dans le parler canadien, observé dans la région de Québec dès le milieu du XX^e siècle, et qui s'est répandu vers l'ouest depuis lors dans toute la Vallée du Saint-Laurent. Néanmoins, dans le domaine consonantique, le marqueur le plus saillant du FC est sans doute l'assibilation des occlusives /t/ et /d/ en [tʃ] et [dʒ] devant une voyelle (ou semi-voyelle) fermée et antérieure /i y j ɥ/ (cf. VII.1. : 2.1.), ce que l'on entend partout dans l'extrait comme dans *petit* à la ligne 14 qui devient, après l'effacement du schwa, [ptʃi] et *étudiant* [ɛtʃydʒjɑ̃] (l. 4) ou *du* [dʒy] à la ligne 46. GS démontre également la vélarisation de la consonne nasale palatale /ɲ/ en /ŋ/ en finale de syllabe dans « enseignement » [ɛʃɛŋmɛ̃] (l. 5), ainsi que l'effacement des consonnes liquides d'une séquence obstruante + liquide en finale de mot comme dans *quatre* [kat] (l. 2), *autre* [ot] (l. 9), *entre* [ɑ̃t] (l. 30) et *bible* [bɪb] (l. 33) et d'une obstruante qui suit la fricative /s/ dans *matérialiste* [mateʁjɛlɪs] (l. 66). On note par contre qu'il maintient cette séquence obstruante + liquide lorsque le schwa est prononcé comme dans le mot *notre* [nɔtʁə] (l. 11). Finalement notons l'insertion (ou la rétention) du /t/ en final du mot *tout* [tʊt] (l. 72).

L'inventaire de GS inclut quatre voyelles nasales /ɛ̃ œ̃ ɑ̃ ɔ̃/ et douze voyelles orales (comme en FR ; cf. II.1.). On observe le maintien de l'opposition /a/-/ɑ/ noté dans le chapitre VII.1. : *bâtiments* [batsjɪmɑ̃] (l. 43) vs. *appliquer* [apljɪke] (l. 24 et 26), mais avec neutralisation quasi-catégorique en syllabe finale ouverte où le [ɑ] prédomine : *pas* [pɑ] (l. 25) et *là* [la] (l. 22). GS maintient l'opposition /e/-/ɛ/ même en syllabe ouverte : par exemple, tous les participes verbaux en [e] final au début de l'extrait comme *aimé* (l. 1), *compliqué* (l. 3), *adoré* (l. 5) se distinguent par la voyelle de la forme de l'imparfait *allais* [alɛ] à la ligne 35.

Pour les phénomènes vocaliques, il faut noter que GS maintient toutes les distinctions de longueur typique du FC (cf. VII.1. : 2.1.) : les voyelles /ɛ/-/ɛ:/, l'allongement des voyelles suivies d'une consonne allongante /v z ʒ R/ et les voyelles nasales qui sont intrinsèquement longues en syllabe finale fermée. Ces voyelles longues sont également susceptibles de diphtongaison en FC comme on l'observe dans *être* [ɛ̃t] (l. 2), *problème* [pʁoblɛ̃m] (l. 1), *valeurs* [valœ̃ʁ] (l. 21). Chez notre locuteur, on observe également le relâchement des voyelles hautes /i y u/ dans les syllabes finales fermées en contextes non allongants (cf. VII.1. : 2.1.), débouchant sur les relâchées /i ʏ u/ comme dans *bible* [bib] (l. 72) *tout* [tut] (l. 72), et *discute* [(d)skyt] (l. 70). On note cependant que dans l'emprunt anglais *jeans* [dʒi:nz] (l. 13), le /i/ reste long et tendu. GS présente fréquemment un dévoisement des voyelles fermées : le /i/ de *compliqué* [kɔ̃pl̥ikɛ] (l. 3) ou de *difficile* [dzif̥isil] (l. 22). Finalement, on voit l'effacement total de cette même voyelle à la ligne 6 dans *autodiscipline* [ɔ̃tɔtspl̥in]. Il faut aussi noter que les consonnes qui précèdent la voyelle haute, le /l/ de « compliqué », par exemple, et le /d/ de « autodiscipline » sont dévoisées.

On observe d'autres réalisations phonétiques caractéristiques du FC : les effets du contact vocalique dans les contextes à la jonction des mots comme *devait être* [dvɛ̃ɛ̃t] (l. 11), *bâtiments architecturaux* [batʃimã̃astɛktsyʁo] (l. 43) où l'on remarque soit une fusion vocalique, soit une voyelle brève, une diphtongue ou une élision ; l'épenthèse du /l/ dans *ça l'a été* (l. 5) ; et le pronom sujet *elle* prononcé [al] devant voyelle, comme dans *bon ben, elle applique presque une méthode scientifique* (l. 71), ou réduit à [a] devant consonne : *elle va avoir tendance à rire* (l. 61) (cf. VII.1. : 2.2.). Notons également quelques variantes classiques de la parole spontanée observées même en FR, dont la chute du /R/, surtout dans les mots de fonction comme *sur* [sy] à la ligne 68, et dans *parce que* [pask] (l. 45).

Pour ce qui est du schwa en FC, son effacement a déjà été noté dans le chapitre VII.1. et dans quelques exemples mentionnés plus haut : *quat(re)* [kat] (l. 2), *aut(re)* [ot] (l. 9), *ent(re)* [ãt] (l. 30) (ainsi que celui d'une obstruante suivant la fricative /s/ dans *matérialis(te)* [mateʁjel̥is] (l. 66)). On a déjà observé que GS maintient en revanche cette séquence obstruante + liquide lorsque le schwa est prononcé, comme dans le mot *notre* [nɔ̃tʁɔ̃] (l. 11). L'absence d'opposition /C/ vs. /Cə/ ainsi que l'absence de schwa en position finale entraînent l'amuïssement de la liquide dans une séquence obstruante + liquide finale, *bib(le)* [bɪb] (l. 33). Corollairement, la présence du

schwa est absolument nécessaire pour avoir la prononciation de la liquide finale après obstruante comme dans *notre* [nɔʔɛə] (l. 11). En d'autres positions du mot, on observe souvent l'effacement du schwa caractéristique du FR : *d(e) la loi* [dlalwa] (l. 10), *tenue d(e) gala* [tənydgala] (l. 13), *ch(e)mise* [ʃmiz] (l. 11), *pas l(e) droit* [palɔwa] (l. 12), *tout l(e) temps* [tuɫtɛ̃] (l. 13). De plus, on observe souvent des réductions segmentales qui nous mènent à des formes réduites d'une suite des mots comme dans *j(e) suis quand même* [ʃkāmɛ̃m] (l. 21) où *je suis* [ʒəsɥi] est réduit à [ʃy] ou [ʃ]. On observe, comme partout ailleurs en français familier, la réduction de *il y a* [ilija] à [ja].

Finalement, tel que cela a déjà été noté pour le français en Amérique du Nord (cf. VII.1.), la liaison est réalisée de façon moins systématique qu'en FR (cf. II.1.). Notons que GS ne fait pas de liaison après *c'est* dans *c'est// une observation stricte* (l. 33), mais la fait dans *c'est [t]une belle leçon de vie* (l. 25), *elle qui est [t]une scientifique* (l. 64). On observe une liaison inattendue dans *chers frères [z]et pères* (l. 8-9) ainsi que d'autres liaisons facultatives telles que *quand [t]on* (l. 60). GS maintient certaines liaisons obligatoires : à l'intérieur du groupe nominal entre l'adjectif et un nom au pluriel dans *nos premières [z] œuvres* (l. 43) ; entre le pronom sujet et les pronoms *en* et *y* comme dans *on [n]en parle* (l. 57-58).

Conversation dans la ville de Québec (Québec, Canada)

- GS :** J'ai... bien aimé euh... s/... les premières années il y a aucun problème, c'est plus euh... une fois rendu en secondaire quatre et cinq peut-être que ça devient plus compliqué, je veux dire euh... bon peut-être l'adolescence ou je le sais pas quoi mais euh... je veux dire euh... en r/ en règle générale j'étais pas un étudiant à problèmes, s/ euh... côté enseignement et euh... culture j'ai adoré, ça l'a été, très pratique, euh... côté autodiscipline aussi. Euh... je suis très satisfait d'avoir été à cette école-là, une fois qu'on arrive au Cégep on a plus de libertés. Mais euh... j'avais un bon contrôle euh, de moi-même, inculqué euh, par ces, chers frères et pères, mais euh... d'un autre côté j'ai trouvé que euh... bon pff, c'était euh pff... comme une stricte observation de la loi, je veux dire on avait pas le droit de porter euh, notre gilet hors des pantalons. La chemise devait être absolument boutonnée. Euh... jusqu'au dernier bouton. Pas le droit aux espadrilles euh... pas le droit aux jeans. Donc euh... pff, tenue de euh... tenue de gala presque, tout le temps. Bon c'est des, des petits trucs comme ça mais en règle générale <EQ : Et tu, tu>... 1
- EQ :** continues à pratiquer euh... C'est une école catholique j'imagine <GS : Oui, oui, oui, oui, une école catholique.>. Tu es catholique pratiquant ou <GS : Ouh... pratiquant...> ? 5
- GS :** Euh... pratiquant, est-c/, qu'est-ce qu'on entend par pratiquant, euh qui va à l'église tous les dimanches ? 10
- EQ :** Ou... assez régulièrement. 20
- GS :** Non, je vais pas à l'église régulièrement, mais je suis quand même euh... quelqu'un qui... C'est certain que c'est difficile aujourd'hui, d'avoir une foi aveugle là mais je veux dire je... continue, je crois que les, les valeurs, catholiques, j'essaie de les appliquer le plus possible. Euh... je crois à certaines de ces valeurs-là, je trouve que c'est une belle leçon de vie. De là à dire pratiquant, euh... je sais pas. J'ignore si je peux me l'appliquer. Mais euh... pff, croyant euh pff... à certaines choses oui je veux dire je suis pas non plus un athée là, ou quelqu'un qui va, critiquer la religion, Puis c'est intéressant parce qu'au moins c'était des Franciscains et non des 25

Dominicains au secondaire. Les Dominicains ils sont plus euh... de l'extrême droite là je dirais. <EQ : Ah ouais.> Oui, l/la grande différence entre, les Franciscains puis 30 la droite, et puis les Dominicains, ben dominicain ça vient de *domini cane*, le latin, euh... les chiens de Dieu. C'est beau/beaucoup plus sévère l'Inquisition et tout, c'est de là que ça vient, c'est une observation stricte, de la Bible. Euh... tandis que les Franciscains, c'est plus euh, a/ appliqué à la vie, c'est le, le, c'est qua/ c'est quasi 35 humaniste. Donc euh... s/, l'école où j'allais, c'était des Franciscains. Donc un peu plus de libertés quand même.

EQ : Et les Jésuites ? Il y en a, <GS : Les Jésuites euh... les Jésuites.> il en reste ? Il en res/, il en reste au Canada des Jésuites ? <GS : Euh.>

GS : C'est une très bonne question. Je crois. Mais malheureux/ est-ce que vous savez ? Non, c'est ça. <EQ : Non parce qu'on... lit qu'il y avait, beaucoup de Jésuites dans 40 l'histoire du Canada.> Ben c'est exactement, c'est que dans l'histoire de l'art je veux dire euh... c'est grâce aux Jésuites qu'on doit nos premiers euh... nos premiers dessins, nos premières œuvres... bon, tous nos bâtiments architecturaux presque on les doit à des Jésuites qui s'improvisaient architectes. Mais, actuellement il doit en rester quelques uns, mais malheureusement je le sais pas parce que là, jusqu'à 45 maintenant je n'ai vu que, l/l'histoire de l'art colonial du Québec. Donc ça s'arrête euh... à, il y a peut-être un siècle ou deux.

EQ : Et si tu as des... des copines euh... des petites amies euh... <GS : Oui.>, est-ce que cette question de la religion peut être soulevée, est-ce qu'elle rentre euh...

GS : Euh pff... n/-non je dirais, en fait, c'est pas la, c/-c'est pas à la religion, euh... bon par 50 exemple si on... on parle du, l'aspect sexuel par exemple. Bon, c'est quand même quelque chose qui peut rentrer en ligne de compte, non je crois pas que euh... si je disais si quelqu'un, s/ ma copine justement c'est pas euh, quelqu'un elle... a mmm peu de connaissance euh, de la Bible elle a peu d'intérêt aussi pour la Bible mais c'est pas quelque chose que je critiquerais. Euh... c'est plus du côté de la morale 55 moi que ça m'intéresse, euh... comme elle, tu sais je veux dire. C'est... <EQ : Et vous en parlez des fois de la religion, ça vous arrive ?> Oui on en parle, on en parle et... <EQ : Et alors quel est son point de vue à elle parce que... ?> Quel est son point de vue, ben c'est plutôt c/, c'est quasi un... Mon Dieu pff. Pas un manque d'intérêt mais je veux dire, euh... quand on en parle c'est certain que... bon euh... elle va 60 avoir tendance à rire de l'Ancien Testament. Bon elle qui est une scientifique, on sait que la science elle euh... elle est, pas détruit mais c'est quand même la pire ennemie de... au sens figuré, c'est quand même la pire ennemie de la religion donc, elle qui est une scientifique, euh... L'extrême rationalité, euh... C'est ça, c'est, elle est très, c'est plutôt quelqu'un de très rationnel, euh... plutôt matériel aussi, 65 matérialiste donc euh, moi qui est en histoire de l'art et puis je, je, je joue beaucoup de piano aussi, donc je m'intéresse aux arts euh, je lis beaucoup sur la théologie la philosophie toutes ces choses-là donc, plutôt, <EQ : d'accord.>, bon je reconnais l'abstraction, euh, je reconnais les, le côté abstrait de l'être humain, plus que elle, donc euh nos visions sont opposées euh... quand on discute de la Bible, elle elle 70 a plus tendance hein, bon ben, elle applique presque une méthode scientifique, à l'analyse de la Bible donc, tout tombe euh... automatiquement.

EQ : Qu'est-ce qu'elle fait exactement ? Donc euh <**GS :** Euh,>...

GS : bon elle a fait s/, au Cégep elle a étudié tout simplement sciences pures, puis là
présentement elle est en... mathématiques, et statistiques.

75

EQ : Ah d'accord.